

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 2

Artikel: Aux grimpeurs : [suite] : une ascension sur le toit de la maison des Ursins..
Autor: Morsier, F. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214439>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 11 janvier 1919. — Musiques militaires. — Iena dai zotre iadzo (D.). — Aux grimpeurs, suite et fin (F. de Morsier). — Les vieux poètes (Panard). — Dans les archives de Cossonay. — Feuilleton : Du Jorat à la Cannebière (O. Badel).

MUSIQUES MILITAIRES

MONSIEUR Gustave Doret vient de publier chez Henn, à Genève, un petit livre qui, sous le titre trop modeste de *Lettres à ma nièce sur la musique en Suisse, 1917-1918*, est une pure merveille de fine psychologie, d'humour délicat, de profonde science musicale — ce que personne, du reste, n'ignore — de judicieuse observation et de sincère et sain patriotisme. Ecrit d'une plume alerte, élégante et familière, ce petit livre vous séduit dès l'abord, si bien qu'on ne le repose qu'arrivé au mot « fin ». Et l'on regrette d'être déjà au bout. Ah ! puisse-t-il faire son chemin — il le fera sûrement — dans les milieux auxquels il s'adresse tout particulièrement et qui sont à même d'en tirer tout le profit désirable.

Nous n'en disons pas plus long. Qu'on nous permette plutôt d'en citer quelques lignes, empruntées à la « Septième lettre », datée d'avril 1918 et qui a trait aux musiques militaires.

... Plus tard — presque demoiselle — vous souvenez-vous de cette matinée passée dans la cour d'une des casernes de la banlieue parisienne ? Le chef de la musique du régiment nous avait conviés pour nous faire entendre la transcription pour musique militaire d'une longue partition que vous connaissez bien. Durant cette répétition-audition, le vieux colonel du régiment nous rejoignit et crut devoir nous exposer ses théories d'esthétique musicale : il détestait la musique, disait-il. « Mais, ajoutait-il, parlez-moi de marches bien sonnantes, avec beaucoup de cymbales. Le chapeau chinois ! Vous connaissez, Monsieur, le chapeau chinois ? Superbe ! » Ni vous ni moi, à ce moment-là, ne pouvions comprendre qu'on pût s'intéresser avec passion à une marche militaire, formule qui nous paraissait synonyme de vulgarité. Mais voici, la guerre est venue : elle vous surprit en Suisse, comme moi. Vous avez vu, dans la nuit tragique, les hommes armés descendre de la montagne, se réunir sur la place du village, pour gagner les places de mobilisation. Moi-même, j'ai endossé le vieil uniforme que je pensais, comme beaucoup de camarades, abandonné pour toujours. Alors, qui n'a compris, le jour du serment au drapeau, la signification d'un vieux refrain, bien sonnante, et des beaux coups de cymbales, comme disait le vieux colonel français ? Jusqu'à ce jour, une certaine ironie, disons même un certain mépris, entourait nos musiques militaires suisses, mal entraînées et si peu organisées qu'on se demandait par quel miracle elles pouvaient de temps en temps donner quelques illusions. Au départ des bataillons, dans l'atmosphère angoissante qui pesait sur tous, on a senti l'importance de leur rôle, on a réalisé, en un instant, la responsabilité qui leur incombait, de soutenir le moral aussi bien de la troupe que des civils bouleversés par l'émotion. Serait-ce l'invasion ? Com-

bien, parmi tous ces jeunes qui partaient, reviendraient ? — Les musiques militaires répondaient : Allons-y ! Marchons ! Courage ! Nul ne franchira nos frontières ! Vous, les civils, vous n'avez rien à craindre, nous arriverons à temps là-bas ; s'il le faut, nous y donnerons notre vie pour le pays. Heures inoubliables, où les sourires cherchaient à voiler la plus profonde angoisse ! Qui, parmi les artistes, pensait aux lutes et aux diverses tendances musicales ? Qui songeait à défendre les futuristes ou les traditionalistes ?

Puis le danger immédiat s'est écarté : nos troupes, en première et seconde lignes, s'entraînaient avec un zèle et un sentiment du devoir qui resteront dans l'avenir, pour ceux de l'arrière, un souvenir, fait d'admiration et de reconnaissance. Et l'on n'oublia pas l'effet prodigieux qu'avait produit le premier jour la musique militaire. On s'intéressa vivement à nos musiciens de troupes et l'on chercha à remédier, dans la mesure du possible, au manque d'organisation. Tirer des éléments réglementaires le maximum d'effet par un travail méthodique, tel fut le problème qui s'imposa. Qui m'eût dit, il y a cinq ans, que je me passionnerais à collaborer à cette régénération des musiques militaires de mon coin de pays.

Ah ! si tous les chefs militaires voulaient bien détester la musique comme le vieux colonel français et aimer avant tout les marches bien sonnantes et les beaux coups de cymbales guerrières ! Le reste viendrait tout seul, naturellement...

Oh ! mais, arrêtons-nous ; nous allons copier tout le chapitre. Lisez-le, plutôt. Vous ne sauriez mieux faire.

AUX GRIMPEURS

Une ascension
sur le toit de la maison des Ursins...

II

LA, nous eûmes la joie de trouver Christian et ses compagnons arrivés aussi sains et saufs. Ils avaient fait tant diligence que la baraque d'abri avec laquelle ils voulaient nous surprendre était presque achevée. Sa position était magnifique. Elle dominait la montagne de fumier, la cour presque entière, la cheminée, le grand pré et même les arbres de l'horizon qui déjà s'abaissaient pour nous révéler des beautés d'un ordre supérieur, dont nous aurions la jouissance entière, si notre étoile nous permettait d'y plonger nos regards depuis le sommet, objet de nos vœux. Plus près de nous et presque à nos pieds, l'étang déployait sa nappe tranquille et azurée ; on le reconnaissait à son éclat brillant ; il se dérobait en partie derrière le toit du four qui paraissait bien bas au-dessous de nous. Nous cherchions à distinguer le bruit de la fontaine, mais malgré l'attention de nos guides, je ne puis affirmer l'avoir entendu.

Ici je m'aperçus d'une étourderie inexcusable ; le croiriez-vous lecteur ?... J'avais oublié une lunette d'approche. Qu'il me soit permis de

rappeler ici aux voyageurs futurs qui me lisent, qu'une lunette est un objet de première utilité dans une ascension sur les hauteurs. Heureusement pour moi, cet oubli n'eut pas de conséquences. Christian avait pensé à en prendre une, et comme je me désolais, il la tira de sa poche et me la tendit. Mais un nouveau désappointement nous attendait : nous avions fait un déjeuner solide avec nos provisions, et nous nous étions remis en marche depuis un quart d'heure, lorsque Christian s'aperçut qu'il n'avait plus son baromètre. C'est lui qui était chargé de ce précieux instrument, et il l'avait oublié à la dernière station où nous l'avions tiré de son étui pour prendre la hauteur. Il ne fallait guère moins de demi-heure pour retourner le chercher et revenir. Cependant, j'insistai, et pendant que Christian retournait en arrière, nous nous arrêlâmes pour herboriser.

Nous nous mîmes aussi à examiner avec soin la nature de la pente par laquelle nous étions parvenu. A la neige qui y séjourne une longue partie de l'année et même fort tard dans le printemps, avait succédé une végétation pleine de richesse. Des mousses, des lichens, des champignons s'y trouvaient par touffes abondantes.

Le règne animal nous fournit aussi son tribut d'individus précieux et inconnus dans nos plaines ; je citerai, outre des œufs nombreux de divers espèces, une riche collection d'insectes, parmi lesquelles il faut mentionner quelques belles espèces de papillons.

Nous étions encore plongés dans cet examen quand Christian nous rejoignit avec le précieux baromètre. Il apportait, en outre, un oiseau rare qu'il avait surpris dans son nid ; son magnifique plumage me le fit reconnaître pour une hirondelle, et après quelques hésitations, je la classai à tout hasard dans l'espèce « hirundo tégulæ » (hirondelle des toits).

L'heure avançait ; quelques nuages apparaissaient au midi ; il fallait se hâter. Nous reprîmes promptement notre ordre de marche, forçant le pas pour regagner le temps perdu. La marche commençait à devenir très pénible ; la couleur éblouissante des tuiles qui étaient désormais dépourvues de végétation — nous étions au-dessus de la région des arbres — et qui avaient été récemment posées — on ne pouvait en douter — occasionnait une reverberation fatigante pour les yeux. Mes lunettes vertes ne pouvaient entièrement me garantir ; la pente aussi devenait raide et le souffle commençait à nous manquer.

Christian, un peu en avant, nous encourageait ; il nous montrait le pommeau étincelant de fer blanchi, but brillant de notre entreprise. Il assurait qu'il ne nous fallait pas un petit quart d'heure pour l'atteindre. Nous redoublons d'efforts. Tout-à-coup un bruit violent se fait entendre sur notre gauche ; il est suivi d'un long tonnerre, comme ferait une masse qui est entraînée. Christian, le couvreur, vieilli dans l'expérience de son état, crie : « Une avalanche ! » Il nous jette une corde. Nous nous arrêtons, et

frayés. Cependant il reconnaît bientôt son erreur. Les tuiles n'avaient pas bougé ; elles étaient partout, comme auparavant fermes et solides.

La cause était donc ailleurs. Revenus de notre première surprise nous la découvrimus. C'était l'habitant ordinaire de ces régions désertes, le seul quadrupède qui se hasarde sur ses hauteurs. Nous l'avions surpris dans son entreprise et nous avions troublé sa sécurité. Il était occupé à dévorer une proie, et, aux débris qui jonchaient la place qu'il avait quittée brusquement, nous reconnûmes un oiseau de l'espèce de celui dont Christian avait fait la conquête. L'animal carnassier nous fixa un instant, puis, d'un bond, disparut derrière la brillante lucarne qui lui servait de tanière. Nous admirâmes longtemps l'agilité de sa course sur le fer blanc glissant et poli, puis, instruits par une expérience qui aurait pu nous être funeste, nous fîmes ce que nous avions imprudemment négligé. Nous nous attachâmes tous à la même corde, sondant par précaution le terrain. Enfin à midi et demi moins une minute, nous arrivâmes au terme.

Nous touchons à la cime désirée. Le guide Marc Fussli a le premier la gloire de l'atteindre. Christian le suit de près et s'écrie : « Le lac ! ». A ce mot, l'émotion, la joie, la surprise, probablement aussi, cette fois, la rareté de l'air me suffoquent. Je suis sur le point de me trouver mal. Le fidèle Christian me tend son bâton ; je le saisis, j'arrive, et à mon tour, dans l'extase, je contemple !...
(*Echo des Alpes*, 1868). F. DE MORSIER.

D'un an à l'autre. — Un campagnard d'un canton voisin du nôtre s'en va faire une commande chez un pharmacien. Tandis que celui-ci prépare le médicament prescrit, le paysan regarde, intrigué, un gracieux petit écureuil qui trompe les ennuis de la captivité en faisant tourner la roue placée dans sa cage, pour le distraire.

— Alo, dites-voilà, monsieur, qu'est-ce que c'est que ça ? demande le paysan au pharmacien.

— Mais, c'est mon garçon qui fabrique des pilules.

— Ah ! voilà !... c'est ça !... c'est ça !...

Un an après, le paysan revient à la pharmacie. L'écureuil avait disparu. Mais le garçon de laboratoire, vêtu d'un grand tablier blanc, était en train de broyer quelque substance pharmaceutique dans un pilon.

Le paysan le regardait, surpris, depuis un moment. En s'en allant, il fait au pharmacien, qui l'accompagnait à la porte :

— Dites-voilà, monsieur, il a bien grandi et changé, votre garçon, depuis l'année passée.

A. V.

IENA DAI ZOTRE IADZO

L'TRÈ bin poure ma villhie mèregrand ; n'avait qu'onna tchivve, quoique dzenelhie et on bocon de courti. Ma travaillive rudo ; l'hivai l'étaï apri son brego ; lo tsautin l'allave adi verouna pei le tsan et pei le bou, yo lai avai oquie à coulhi, d'au tacounet au saillifrou, dai zambrotse, dai zalogne, dai meurons, dai biotzets pei lê zadze ; et lo desando faillai la véré trola avoué sa lotta déviant lo Tsalet à Gobet, quand l'allave vindre au marsi ti cliau petits brinborions. Cin baillive destra pou d'ardzin ; ma on batse decé, on batse delé, lê quemin on dit : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières » et « Petit à petit l'oiseau fait son nid ». Et l'é dinse que n'in pu atseta dabo on caïon, onna vatse, on tsevu, et qu'au dzo dé oua, on ne dâi rin a nion, on n'a fôta de rin et on pau léva lo nâ asse hiau qué lê zotro. Ah ! lê de bin dai iadzo à mon valet : Se no sin retso, se te pâu alla fère au monsu pei Losena avoué lo petit tsé, lê fô remacha ta rière mèregrand, que l'a tan travailli.

On yadzo n'étaï pas tan bin, et l'eintré in passin au Tsalet à Gobet baïre ôquie po se bailli de l'acoué, et l'avai laissi sa lotta au corrido. Lai avai dza quie on pa de dzouvene Monsu dé pei Losena, dè cliau qu'on lau di « des fils à papa », porqué n'an rin à fère qu'à rupa cin qué lê vilhio lau zan laissi ; et vo séde, cliau que vivan dinse din la tséropiondze san quemin lê tchivve : se ne fan pas dau mô lai pinsan. Adan cliau gaillâ han queminci à dzaublia, et ma mère-grand lau za de cin que lai avai din sa lotta et que l'étaï dai zâu po monsu Morand, que l'avai on café pei la tseraire de Bo, yo lê que ti le melefrets de pei Losena medzivan dai bons boccons ; et que cé monsu Morand, l'étaï tan môle si de lo continta, que lê zâu n'étaï jamais prâu frè et que l'arai volhiu les avai déviant que lê dzenelhie le zan fè. Et vaitequie ion de cliau malins cò que sin va à catson prendre lê zâu au corrido et lê fâ couaire à la cousena, bin adrai. Adan me gaillâ san revegnu à Losena et san zu to lo drai au café Morand, yo lan de que lau faillai dai zâu, ma destra frè et pas plie dû que se n'avan pas éta su lo fû, « J'ai votre affaire, lau de monsu Morand. Pour frais, ils sont frais, la femme du Jorat vient de les apporter, et je vais dire au chef qu'il les laisse à peine dans l'eau bouillante. »

Vo vède bin cin qué arrevâ ; lê zâu étan asse dû que la tite don bocan et monsu Morand a tsampa frou lo chef de la cousena, et l'a volhiu lli mimo fère couaire les zâu. Ora pinsa vo vai quemin que l'an ti risu, quand monsu Morand a su cin que l'étaï.

Mâ ma poure mèregrand a adé zu cliia pouetta farce su le tieu, et ne faillai pas lai parla de cliia vaurins de pei Losena.

D.

Dans les affaires. — Dans une épicerie, une cliente demande au commis un pot de miel. Le commis s'en va voir à la réserve et revient navré :

— Je regrette, Madame, mais il n'y a plus de miel.

— Plus de miel ?... Tant pis !

Et, là-dessus, la cliente s'en va les mains vides.

Le patron, qui apprend la chose, entre dans une grande colère.

— Imbécile ! fait-il à son commis. Quand une marchandise est épuisée, on en offre une autre au client. Il ne faut jamais laisser partir quel qu'un sans lui vendre quoi que ce soit ! Tu ne pouvais pas dire à cette dame : « Désolé, madame, le miel nous manque en ce moment, mais voici de la mélasse délicieuse et bien moins chère que le miel ! »

Le commis s'incline, penaud, et bien résolu à ne pas récidiver.

Le lendemain, entre une charmante jeune fille. Le commis s'empresse :

— Qu'y a-t-il à votre service, Mademoiselle ?

— Je voudrais un rouleau de papier hygiénique, fait, un peu rougissant, la jolie cliente.

— Désolé, Mademoiselle, nous sommes dépourvus de cet article depuis quelques jours. Mais nous venons de recevoir du papier à engluer les mouches, d'excellente qualité et à un prix avantageux. — A. C.

La livraison de janvier 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

Lieut.-Col. Fonjallaz. La grande guerre. — Virgile Rossel. Problèmes démocratiques. — Meinrad Lienert. Le chant du héros. Nouvelle. — Paolo Arcari. Responsabilités de la guerre et démocratie. — Eug. Mottaz. Lettres inédites de Stanislas-Auguste Potowski. — Marcel Loumaye. Voyages. Poèmes. — Henry Croisier. L'œuvre de Lénine. Les erreurs de conception. — Edouard Blaser. Le revirement de l'opinion dans la Suisse allemande. — Eugénie Pradez. Le bataillon des morts. A la Belgique. — D. Baud-Bovy. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. (*Troisième partie*). — Jean de Bère. Homo sum. — Julien Gruaz. Vision. Aux soldats de France morts pour la patrie et pour l'humanité. — Un Polonais. A propos de prétendus « po-

groms » de Juifs en Pologne. — Chroniques italiennes (Francesco Chiesa) ; russe (Ossip Lourié) ; scientifique (Henry de Varigny) ; suisse romande (Maurice Millioud) ; politique (Ed. Rossier). Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

LES VIEUX POÈTES

Les petites choses.

Petit bien qui ne doit rien,
Petit jardin, petite table,
Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi chose délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit.
Les délicats font grande chère,
Quand on leur sert dans un repas
De grands vins dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

PANARD.

DANS LES ARCHIVES DE COSSONAY

UNE de nos abonnées d'Alens, à qui nous exprimons nos bien sincères remerciements, a l'amabilité de nous adresser les intéressantes notes que voici, extraites des archives de Cossonay.

1536. — Berne ordonne d'abattre les autels et les images des églises de la ville. La même année, le réformateur Jean le Comte prêche à Cossonay et à Penthelaz.

1550. — On a fait des réparations majeures aux tours et aux murailles de la ville.

1553. — Calvin passe à Cossonay ; le Conseil lui présente le vin d'honneur. (?)

1560. — Le Conseil fait confectionner une grande tente ; on l'employait pour les tirs, bien-venues, etc. Elle était décorée des armes de la ville : *d'argent pasté d'azur*. Ella coûta 122 florins, 8 sols et 6 deniers.

1564. — Par ordre du bailli de Morges, on fait des réparations aux murailles et aux tours de la ville.

1565. — La peste fait invasion à Cossonay et y cause de grands ravages ; on transportait les malades de la chapelle Notre-Dame, convertie en hôpital.

1572. — En récompense des services rendus par François Charrière, châtelain de Cossonay, on lui permet d'élever un pigeonnier. La peste règne à Cossonay.

1552. — Le château de Cossonay se trouve ruiné à cette époque et ne vaut pas la peine d'être restauré.

1579. — On répare l'église de Cossonay. La croix du clocher fut descendue ; on trouva dans sa pomme deux écrits sur parchemin renfermés dans une boîte de plomb. On la remplaça avec la vieille boîte et on en mit une nouvelle renfermant les noms des syndics en fonctions.

1579. — La peste fait des ravages à Cossonay et y dure une année.

1581. — On refondit la grosse cloche ; on paya au maître fondeur 271 écus. La cloche pesait 5725 livres.

1584. — On fait une collecte en faveur des victimes de l'éboulement d'Yvorne, elle produit 84 florins.

1586. — Un marché hebdomadaire est établi à Cossonay, chacun étant tenu d'y apporter ses grains et légumes.

1589. — On restaure les tours et les murailles de la ville.

1597. — Un homme meurt de la peste à Cossonay, elle régnait dans les environs.

1602. — La ville envoie un *ducaton* à chacun des 3 soldats qui étaient à Genève pendant l'*Escalade*.

1610. — Le Conseil défendit de faire désormais aucune inhumation autour de l'église dans l'ancien cimetière. On répare la chapelle *Notre-Dame*.

1612. — On rebâtit et on répara considérablement le Prieuré de Cossonay, substitué à l'ancien château ruiné. (Leurs Excellences de Berne habitaient le Prieuré).

1613. — Une difficulté s'élève avec Gollion relativement au marais des Etremplons ; elle se termine par une prononciation de 4 arbitres.